

de cette ville, n'étaient plus dans les sentimens où on les avait laissés; mais ils n'eurent pas beaucoup de peine à les y faire rentrer. Les Anglais, dans le peu de tems qu'ils avaient été les maîtres du pays, n'avaient pas su y gagner l'affection des sauvages: les Hurons ne parurent point à Québec, tant qu'ils y furent: les autres, plus voisins de cette capitale, et dont plusieurs, pour des mécontentemens particuliers, s'étaient déclarés ouvertement contre les Français, à l'approche de l'escadre anglaise, s'y montrèrent même assez rarement. Tous s'étaient trouvés un peu déconcertés, quand, ayant voulu prendre avec ces nouveaux venus les mêmes libertés que les Français ne faisaient nulle difficulté de leur permettre, ils s'aperçurent que ces manières ne leur plaisaient pas.

Ce fut bien pis encore au bout de quelque tems, lorsqu'ils se virent chassés à coups de bâton des maisons où jusque là ils étaient entrés aussi librement que dans leurs cabanes. Cette différence dans le caractère et dans les manières des Français et des Anglais à l'égard des sauvages, n'a pas peu contribué à leur faire donner la préférence aux premiers, et à les attacher fortement dans la suite à leurs intérêts.

En moins de trois ans, il y eut quinze pères jésuites dans la colonie, sans compter trois ou quatre frères lais attachés à l'instruction des enfans. Bientôt aussi il n'y eut plus en Canada un seul calviniste. Cette exclusion qu'on pourrait regarder comme le fruit de l'intolérance qui était l'esprit du tems, et non moins chez les protestans que chez les catholiques, était aussi une mesure de politique: on était persuadé à la cour de France, que l'entreprise et le succès des Anglais étaient dûs principalement aux intrigues de quelques protestans de France, et à la connivence de ceux de la colonie, et l'on crut qu'il était de la prudence de ne pas trop approcher les réformés des Anglais, dans un pays où l'on n'avait pas assez de forces pour les contenir dans le devoir et dans la soumission à l'autorité légitime.

On avait d'ailleurs apporté une très-grande attention au choix de ceux qui s'étaient présentés pour aller s'établir en Canada, et il n'est pas vrai que les filles qu'on y envoya de tems à autre, pour les marier avec les nouveaux habitans, aient été prises dans des lieux suspects, comme l'ont avancé, dans leurs relations, des voyageurs ou trompés ou trompeurs. On eut soin de s'assurer de leur conduite avant que de les embarquer, et celle qu'on leur a vu tenir dans la colonie est une preuve qu'on y avait réussi. On continua, les années suivantes, d'avoir la même attention, et l'on vit bientôt dans cette partie de l'Amérique, continue le P. Charlevoix, commencer une génération de véritables chrétiens, parmi lesquels régnait la simplicité des premiers siècles, et dont la postérité n'a point perdu de vue les grands exemples que leurs ancêtres leur ont laissés. Les missionnaires, soit chez les Français,